



De temps en temps...

*Echos de lecture des documents archivés
auprès des Archives du Patrimoine autobiographique
entre mémoire et avenir
Année 2005 - n°3*

E.R.: R. Westreich - Sq. A. Steurs 21/4 1210 Bruxelles

Siège :
Activités :

Courriel :
Téléphone :

Compte n° 310-1698823-51

A.P.A.-Belgique – a.s.b.l.
Sq. A. Steurs 21/4, 1210 Bruxelles
Bibliothèque Montjoie,
935-937 chée de Waterloo, 1180-Uccle
apabel@hiware.be
02 241 79 14

Prix : 4 EUR

Avec le soutien de M. Jacques Martroye de Joly, Echevin de la culture d'Uccle

ARCHIVES DU PATRIMOINE AUTOBIOGRAPHIQUE — BELGIQUE



Edito	3
Les Echos	
Maximilien S. Philips : Arabian et Company Ltd	
<i>Echo : Agnès France De Wandeleer</i>	-4
Claude Grandjean, épouse De Brouwer Testament spirituel	
<i>Echo : Agnès France De Wandeleer</i>	-7
Charles Schriewer, Si c'était à refaire.	
<i>Echo de lecture : Simone Bellière</i>	-9
Alexandre (dit Guy) De Block, Mes débuts en spéléo	
<i>Echo : Louis Vannieuwenborgh</i>	-11
Maximilien Philips, Mes antiquités 1966-1969 - 4 ^{ème} partie.	
<i>Echo : Simone Bellière</i>	-12
Maximilien Philips, Mes antiquités 5 ^{ème} partie (août 1969 – déc. 1971)	
<i>Echo : Agnès France De Wandeleer</i>	-14
Le récit de Rosa Goldstein, raconté par Simone Bellière	
<i>Echo : Hartmut Offele</i>	-15
Maximilien S. Philips, Le Croche-pied d'une vie, Biographie d'Anne de ...	
<i>Echo : Louis Vannieuwenborgh</i>	-17
Maximilien S. Philips, Mes Antiquités, 6 ^{ème} partie, Janv. 1972 – déc. 1974	
<i>Echo : Louis Vannieuwenborgh</i>	-20
Maximilien Philips, [ss le pseudo. de Robert-Jone Mc Lay], Fortune de mer	
<i>Echo : Beatrice Barbalato</i>	-22
Maximilien Philips, Le petit avion et autres nouvelles	
<i>Echo : Beatrice Barbalato</i>	-24
Maximilien S. Philips, La balade de Marian Krauss, 1 ^{ère} partie,	
<i>Echo : Beatrice Barbalato</i>	-25
Maximilien S. Philips, La balade de Marian Krauss, 2 ^{ème} partie	
<i>Echo : Beatrice Barbalato</i>	-27
Le Grève Pierre, Souvenirs d'un marxiste anti-stalinien	
<i>Echo : Francine Meurice</i>	-28
Stéphane Bernard, Activités de Résistance (1916– 1950)	
<i>Echo : Louis Vannieuwenborgh</i>	-31
Donald Hoffman Brown, De peur qu'on n'oublie	
<i>Echo : Michèle Piron</i>	-34
Donald Hoffman Brown, Terminus, tout le monde descend !	
<i>Echo : Michèle Piron</i>	-35
Nous avons reçu & Vient de paraître	36
Qui sommes-nous?	37
Un réseau européen	38





De temps en temps est l'organe de l'ASBL

Archives du Patrimoine autobiographique - entre mémoire et avenir.

Notre vocation ? Collecter, conserver, commenter (échos de lecture) des documents autobiographiques et organiser des activités autour du thème de l'autobiographie. Le présent numéro réunit les échos de lecture des documents déposés entre Juillet 2004 et juillet 2005

Bruxelles, janvier 2006

Chère lectrice, cher lecteur,

"Pour le Petit Robert, un écho est 'une réverbération ; un accueil, une réaction favorable.' Pensez randonnée en montagne, ce col du haut duquel vous criez un nom et ô miracle, la montagne vous répond. Bien sûr, elle avale des syllabes mais elle en rajoute d'autres ; le son n'est plus le même mais c'est quand même le vôtre. Le but de l'écho de lecture ? Résumer l'écrit en question, rendre compte de la manière dont le lecteur a vécu sa lecture, jouer en quelque sorte pour le déposant le rôle de la montagne dans son périple d'écriture solitaire. Car l'écho est d'abord renvoyé aux auteurs - déposants avant de faire l'objet d'une compilation régulière".

Voilà comment je présentais les échos de lecture dans le premier numéro de ce recueil. Nous en sommes au troisième et déposants et groupe de lecture font toujours preuve de la même ferveur : 'ça' réverbère à cœur joie !

Jugez-en : le Fonds s'est enrichi en 2005 d'une vingtaine de dépôts et en compte actuellement plus de soixante. Nous publions dix-sept échos dans ce numéro.

Le lecteur assidu remarquera que ces échos présentent une légère tendance à l'allongement. Comme si l'expérience de lecture accumulée par nos amis " écotiers " les incitait à étoffer leurs commentaires... D'autant plus que sur la vingtaine de dépôts 2005, pas moins de six proviennent d'un seul auteur, Maximilien Philips. L'ensemble des manuscrits déposés par celui-ci prend les dimensions d'une véritable œuvre. Nous aurons l'occasion d'y revenir...

Ceci vous donne envie de faire connaissance avec les originaux, en tant que chercheur ou en tant que lecteur ? Comme tous les archivistes, nous n'aimons pas la poussière, et le meilleur moyen d'éviter celle-ci est de faire vivre le Fonds. Je rappelle donc que les dépôts sont consultables sur place, moyennant demande auprès de Louis Vannieuwenborgh, responsable du groupe de lecture.

Je vous souhaite une excellente lecture et vous donne rendez-vous au prochain numéro.

Rolland Westreich

Président des Archives du Patrimoine autobiographique
Entre mémoire et avenir





Maximilien S. Philips : "Arabian et Company Ltd"

(Trois contes marins : Marbella, Les vaches pour le Kuwait, L'étalon du Commandant), 193 pp., Les Deux Frères, 2002

[Apa-Bel 10]

Echo : Agnès France De Wandeleer

MARBELLA, p.I à 75 bis

Après l'aventure avec Madame Fraywell¹, Max accompagne son épouse Mariane à Marbella. Peu mondain, il critique avec humour et clairvoyance la société superficielle des vacanciers snobs de cette région d'Espagne : l'excès de luxe, l'invasion des millionnaires de toute nationalité et des trafiquants de tout bord qui ont changé le paysage de cette belle région. Pour fuir Marbella et son ennui, il monte à cheval tous les matins et partage avec Inge, la guide suédoise, sa passion pour les chevaux.

Rentré en Belgique, Max fait le point sur son parcours d'antiquaire à Knokke et à Bruxelles et analyse le déclin progressif de son commerce qu'il attribue à trois événements politiques mondiaux. La première cause fut la crise pétrolière, au début des années 70. Suite à la diminution de la production de pétrole par les Arabes, le baril a augmenté d'une manière excessive. Les Anglais vendaient leurs biens aux Arabes qui "*achètent n'importe quoi*" à haut prix. "*Ils dépensaient un fric fou aussi bien pour une pipe de Dhunhill que pour une usine à dessaler la mer*". La crise s'étend jusqu'en Europe. A ce moment, Max avait changé sa tactique de vente : plutôt que de vendre plusieurs objets à prix moyen, il en vendait un à prix très élevé. Ce n'était pas son principe et ce fut sa première erreur.

Dans les années 80, la crise se faisait toujours sentir. Max quitte Le Zoute et installe son commerce à Bruxelles dans le quartier de l'avenue Louise. Lui et son épouse essayent de s'adapter à la demande des riches étrangers.

La guerre des Falkland fut le deuxième événement international qui eut des conséquences néfastes pour les affaires de Max. La conséquence fut que l'Angleterre bloqua les importations de ce pays. Comme l'antiquaire employait des peaux d'Argentine pour recouvrir les fauteuils de bureau, il les remplaça par des peaux australiennes beaucoup plus chères.

La troisième cause fut que Max n'avait plus ou peu d'argenterie à vendre et ne pouvait plus s'approvisionner en marchandises. Son fournisseur anglais avait changé de métier, il s'était reconverti en assureur.

Il quitta à regret l'Angleterre : "*l'époque que j'avais passé en Angleterre resta la plus belle de ma vie. Un pays où on vous faisait confiance avant de vous demander vos papiers, où je n'avais pas peur de la police, et de l'administration*" (p. 66).

L'auteur évoque encore trois événements pénibles et absurdes de la guerre de îles Falkland.

- l'attaque de la frégate Le Sheffield par des pilotes argentins qui se termina par un vrai massacre;

¹ Voir l'Echo dans De temps en temps 2004, pp.4-6





- le débarquement sur l'île par des parachutistes de l'armée de terre dirigé par des officiers de la Navy qui donnaient l'ordre "out" alors que les paras obéissaient à celui de "go";
- l'explosion du cuirassé *Le Belgrano* avec deux mille soldats à bord pour avoir dépassé la limite territoriale imposée.

DES VACHES POUR LE KUWAIT, pp. 76 à 150

Sur une ancienne carte géographique, Max retrouve le parcours qu'il fit à bord du cargo *Lokamba* en direction du Golfe persique. Il était alors technicien radio dans la marine marchande. Il raconte avec beaucoup de verve le voyage de deux vaches à destination du Kuwait : les attentions de l'équipage, le souci du bien-être de ces deux bovidés, les promenades sur le pont, les conditions de confort en cas de gros grain. Tout le personnel navigant était aux petits soins pour les invitées à quatre pattes. Malgré tous les efforts, les connaissances des princes médecins du Qatar et pour une raison imprévue, elles ne virent pas la terre promise.

Cet épisode divertissant donne l'occasion à Maximilien d'évoquer la vie à bord d'un cargo à travers les océans. Arrivé au Kuwait, il décrit son émerveillement devant le spectacle magnifique du palais peint en rose, de son environnement luxuriant et sa désillusion immédiate à la vue des usines à mazout, des routes à huit bandes de circulation et des milliers de bidonvilles.

Le déchargement de la marchandise des frigos opposaient les marins à des changements extrêmes de température : de moins 25 à plus 40°, ce qui était dangereux pour le cœur. Max fut chargé d'accompagner un officier en difficulté respiratoire à l'hôpital de la ville. En observateur indépendant, il décrit avec humour l'ambiance médicale et l'atmosphère de la ville. Il découvre avec étonnement que ce qu'il avait pris pour des taudis étaient en fait des tentes luxueusement garnies et très confortables.

Sur le chemin du retour, il fait la connaissance d'une jolie femme dont "les cils étaient les ailes des libellules à la Vesprée".

Il organise son temps de manière à satisfaire le devoir et les loisirs et combine pour offrir à Tamar, sa nouvelle conquête, en guise de présent, un "steak d'Europe". Le soir suivant *le Lokamba* reprenait la mer pour s'engager dans le "Shat-el-Arab" mince chenal conduisant vers les plaines marécageuses du delta entre le Tigre et l'Euphrate puis vers un petit port de Perse, "Khorramshahr".

C'est là que l'équipage déchargeait des tapis en provenance des usines de Tournai ou de Courtrai, les déposait dans les entrepôts de la douane. Les tapis recevaient des dizaines de tampons et des certificats d'origine pour être rechargés sur le bateau suivant. En observateur attentif, Max décrit la suite du trajet, les escales, les multiples lieux découverts lors de ses voyages en mer et la visite du bar le plus étrange qu'il ait vu de sa vie.

L'ETALON DU COMMANDANT, pp. 151 à 193

Max ramène d'Angleterre deux gravures dont une aquatinte de Herring qui représente un cheval arabe dans une prairie avec un garçon lui offrant une demi-pomme. Il vend la gravure à Monsieur K. Fraywell car c'est la réplique exacte d'un cheval qu'il connaissait : Akyatan. Un vrai cheval arabe est considéré dans le milieu équestre comme une Ferrari. Aussi, Max, toujours amoureux, mène une enquête au Zoute pour retrouver la trace de ce cheval arabe exceptionnel aux yeux de M. Fraywell. Peine perdue, le cheval n'était enregistré nulle part. Après un repas mémorable entre les deux couples, celui du commandant et celui de l'antiquaire, M. Fraywell raconte l'histoire vraie ou fausse d'Akyatan.





Un armateur achète un cheval arabe à Akyatan en Turquie qui se retrouve à bord d'un pétrolier, direction Hambourg. Une véritable aventure à un peu près identique à celle des deux vaches pour le Kuwait. Toutefois Akyatan a survécu au voyage en mer. La douane allemande refusa de dédouaner le cheval. Mis en quarantaine, puis renvoyé en Turquie : il fut vendu aux enchères. La question était à quel prix monterait-il ? Etait-il vraiment arabe ou pas ? M. Fraywell devient propriétaire du cheval pour une somme dérisoire pour ce cheval de qualité. Avec l'aide de son mari, Akyatan entra en Belgique en passant par Visé, qui est la douane requise pour l'importation des chevaux.

A la fin du récit, le cheval se trouverait dans un petit haras près d'Ostende, mais n'est toujours pas enregistré au Stud Book.

Arabe ou pas, la question reste sans réponse ?



Claude Grandjean, épouse De Brouwer

Testament spirituel, 6 pp.

Annexe à mon testament spirituel, 11 pp.

Lettre ouverte à ma mère et autres textes, 114 pp. + 19 pp.

[Apa-Bel 22]

Echo : Agnès France De Wandeleer

Testament spirituel, 6p. (1 p. généalogie + 4 pp. manuscrites + 1 p. dactylographiée ; août 1998 et octobre 2003)

Il s'agit des dispositions pratiques pour les funérailles civiles de la narratrice et de quelques lignes de réflexion sur l'après vie.

Annexe à mon testament spirituel, 11 pp.

La narratrice exprime sa conviction que Dieu n'existe pas et critique les églises qui imposent des idées fausses à la population avec quelques exemples négatifs au sein de sa famille. Elle désire qu'à sa mort, ses petits-enfants sachent qu'elle sera enterrée et que *"la seule chose qui restera, ... ce sera le souvenir qu'ils garderont d'elle"*.

Suivent quelques réflexions sur les diverses idéologies récoltées auprès d'écrivains : Charlotte Dubreuil, Michel Peyramaure, Prune Berge, Jean-Claude Carrière et François Vigoureux et trois petits textes sans auteur.

Lettre ouverte à ma mère, 114 pp. + 18 encarts

La Lettre ouverte à ma mère reprend le conflit ancestral des rapports entre une fille de la deuxième moitié du XXIème siècle et sa mère.

Tout semble avoir commencé dans les années 50. Claude a vécu chez ses grands-parents pendant six ans. Après le décès de son grand-père, elle rejoint ses parents au Congo.

Elle est restée seule avec son père l'année où sa mère et sa sœur sont rentrées en Belgique pour des raisons inconnues. *"C'est à partir de cette année-là que ma mère est devenue vraiment méchante."* (p.15) Ce drame de famille non élucidé et ce père abaissé par une femme agrie et déçue vont rester un mystère...

De retour en Belgique, Claude obtint un brevet de puéricultrice après plusieurs changements d'orientation. Sa mère lui trouve une place chez un baron dans un premier temps et ensuite lui choisit un mari et s'occupe de son mariage.

Tout au long des pages, Claude reproche à sa mère une autorité trop forte et une présence trop envahissante dans sa vie qui l'empêchent de prendre son indépendance et d'avoir ses propres jugements de valeur.

Au-delà de ce conflit de générations qui perturbe l'auteur, les joies, les déceptions et les devoirs nous montrent une famille unie par un lien filial dévorant.

Si les textes reprennent toutes les erreurs, les actions bonnes ou mauvaises des uns et des autres, on découvre la vie d'une famille en évolution au cours des années qui avec courage essaye de contrer les blessures de l'enfance.





La lecture du texte se fait à différents niveaux. Tout d'abord, il y a les habitudes d'une famille : les rites du dimanche (p. 39), les fêtes d'anniversaire (p. 41), les lectures (époque de Tintin), le scoutisme, le quotidien d'une femme au foyer, les soucis, les accouchements et les petits bonheurs d'une mère de deux enfants, la vie d'une épouse courageuse, les services divers rendus aux uns et aux autres. La vie d'une famille comme bien d'autres. Mais également l'évolution de la femme vieillissante (la mère) avec ses habitudes, ses petites manies, qui peu à peu se désintéresse des choses, répète inlassablement les mêmes histoires, ne se déplace plus, laisse les rideaux fermés, etc.

C'est un conflit de famille où se mêle l'affectif et le devoir d'une femme blessée dès l'enfance par l'incompréhension et les non-dits relationnels. Ces textes retracent la difficulté de vivre, d'être, la dépression d'une femme lucide et son désir d'en sortir, de trouver la sérénité, la paix et l'équilibre (p. 46) par le choix de la méthode Coué.

(A ce récit de vie s'annexe un texte photocopié, sans références : "Le harcèlement moral : une réalité".)



Charles Schriewer,
Si c'était à refaire.

Extraits autobiographiques 1926-1996, Réflexions et souvenirs

[Apa-Bel 23]

Echo : Simone Bellière

Feuillets dactylographiés non paginés (approximativement une soixantaine de pages à interligne simple), agrémenté de reproductions photographiques et d'extraits littéraires. Beaucoup de mots sont soulignés pour en renforcer le sens.

L'auteur divise son récit en trois chapitres, eux-mêmes subdivisés, parfois chronologiquement, parfois sous forme de réflexions et de citations philosophiques qui lui sont suggérées par l'actualité. Le récit autobiographique n'est qu'une trame sur laquelle se greffent de longues dissertations qui s'inscrivent le plus souvent dans des préoccupations d'ordre métaphysique. Certains chapitres sont cependant plus descriptifs :

L'auteur rappelle les principales étapes de son enfance, naissance de son frère, déménagements multiples, mais toujours à Schaerbeek, l'école... etc. La description de son environnement est minutieuse et détaillée. C'est un travail de sociographe. Il raconte avec tendresse l'atmosphère provinciale de la ville, carrioles des laitiers tirées par des chiens, orgues de Barbarie, voitures tirées par d'énormes percherons. Il raconte avec le même enthousiasme les grands magasins illuminés pour la Saint Nicolas, l'ambiance de la ville, rue Neuve et le long des grands boulevards. Il évoque avec nostalgie la fin de cette période d'abondance

La crise de 1933/34 mit fin à l'activité de son père. La famille émigra alors à Namur. Ce fut là qu'il vécut intensément une sorte de scoutisme improvisé, avec son frère et une bande de garçons de son âge. Après trois ans, la famille retourna à Bruxelles mais l'auteur souligne qu'il avait passé trois années merveilleuses à Namur.

A Uccle, il fréquente un Collège catholique où il eut la révélation des classes sociales. Il mentionne le nombre élevé d'élèves dotés de noms à charnière. L'auteur évoque ensuite sa passion pour l'écriture et analyse les différents moments de "l'acte " d'écrire. Il " écrit " Paris, ses sensations, ce que Paris peut évoquer du point de vue philosophique. Il poursuit par des réflexions et souvenirs développés à partir de quelques idées récurrentes : les religions, l'évolution du monde, le sens de la vie.

Quelques aspects de sa biographie personnelle, à l'âge adulte, sont à peine effleurés, mais curieusement, au JE s'est substituée la 3^{ème} personne, "il" comme si l'auteur voulait se distancer des événements qui appartiennent à sa *privacy*, telles que son mariage, la famille, la mort d'un enfant. Lorsqu'il emploie à nouveau le JE, il se place à un niveau plus "spirituel " ; l'autobiographie évolue vers l'analyse condensée des événements qui secouent la planète : le Ruanda ; l'Irlande du Nord... le désert! " *Mais même le désert a changé* ", dit-il.

Lorsqu'il aborde la guerre 1940-45, c'est pour dénoncer les excès générés par la Libération. Il raconte comment la foule changeante, mouvante s'acharnait sur un collaborateur et se mettait en quête d'autres proies puis se fige devant une femme enveloppée d'un drapeau belge et qui chante la Brabançonne.





Ce retour vers les souvenirs de la guerre laisse entrevoir l'autre guerre, à Sarajevo, et toutes les guerres à venir au cours desquelles on tuerait pour rien. Il conclut en constatant les progrès stupéfiants dans les domaines techniques et scientifiques mais, dit-il, ces recherches ont détourné l'homme du sacré. Au moment où l'on redécouvre, au bord du Nil, le sens des symboles anciens, on continue à tuer les gens au nom de la religion.

L'auteur exprime son désir d'une religion ou d'une philosophie plus austère, il évoque la religion chrétienne, telle que le Christ l'avait révélée, il affirme son besoin de croire mais il cherche de nouvelles vérités. Il termine ses écrits qui résonnent comme un appel à plus d'humanité par ces mots pessimistes :

"Je suis né au mois de janvier, et comme Janus, je regarde tantôt le passé, tantôt l'avenir qui m'inquiète. Je suis assis sous un portique, à cheval sur deux mondes : entre la poussière et la cendre."





Alexandre (dit Guy) De Block,
"Mes débuts en spéléo ou des 'Cavernicoles' à l'E.S.B."
5 pp.

[Apa-Bel 24/4]

Echo : Louis Vannieuwenborgh

Accompagnant une impressionnante bibliographie de ses écrits spéléologiques, Guy De Block a déposé en mars 2004 deux récits autobiographiques à l'APA-Bel. L'ensemble a fait l'objet d'un écho paru en 2004 dans *De Temps en Temps*. Guy De Block y a ajouté par la suite un court texte, dont nous rendons compte ici, relatant ses débuts en spéléologie. Débuts précoces et rapides : déjà à 16 ans, il s'intéresse à "l'aventure exploratoire des grottes". La spéléologie est une activité de groupe. Son premier contact avec un club humilie ce néophyte qui brûle d'enthousiasme et qui est conscient de sa valeur. Observons sa réaction : " *Un soir, je m'y rends avec l'espoir de faire partie de ce Club. Là, c'est la déception ! Les explorateurs (?) qui devisent joyeusement entre eux ignorent la présence d'une nouvelle tête... Après une demi-heure de ce régime, je quitte les lieux, fort attristé.*" Qu'à cela ne tienne, lui et quelques amis fondent leur propre club, "Les Cavernicoles", tout en intégrant la Société Spéléologique de Namur. Vite remarqué par ses dirigeants, il devient, à 21 ans, responsable suppléant de la sortie dominicale et, dans la foulée, membre du Conseil d'Administration. Sa présence dans "les hautes sphères" lui fait rapidement découvrir des irrégularités qui le déterminent à fonder avec quelques amis, l'Equipe Spéléo de Bruxelles. Il quitte le club namurois quelques temps après. On constate que le schéma : engagement passionné — critique de la direction — rupture — accès à un niveau supérieur par la création d'une association indépendante, se reproduit en boucle et le mène à participer à des projets internationaux aussi importants que l'exploration du Gouffre Berger en 1956, alors qu'il n'avait que 23 ans !

Son activité s'exerce également par la plume. Il s'est rendu compte très tôt que la maîtrise de l'écriture est indispensable pour rédiger les innombrables rapports, comptes rendus, articles, études que requiert la spéléologie exercée à un niveau élevé. Sa bibliographie et ses présents écrits autobiographiques témoignent qu'il passait aisément "de l'échelle à la plume", pour reprendre une expression utilisée par les "explorateurs des gouffres".

On ne s'étonnera donc pas qu'il présida durant 26 ans l'Equipe Spéléo de Bruxelles et qu'il s'y est dévoué pendant 44 ans avec un désintéressement total. Ni que, y ayant découvert des agissements qu'il se devait de combattre, il fut contraint de rompre avec le club qu'il avait co-fondé. Nouvelle rupture avant un futur rebondissement ? c'est la question et le défi que Guy De Block se lance aujourd'hui à lui-même.

Ce bref texte a la particularité d'être rédigé en je, en nous et en il. Les deux premières personnes (singulier et pluriel) sont attendues dans un récit qui traite d'une personne (je) faisant partie d'un groupe (nous), la troisième, par contre, est plus inattendue. Utilisée pour rendre compte des faits plus récents, Guy De Block retrouve spontanément le ton des rapports qu'il a abondamment pratiqué au long de sa carrière. Ayant commencé ses pages autobiographiques sur le mode personnel, il est rattrapé par son engagement passionné à la cause spéléologique et il termine ainsi sur un ton adapté au combat qui continue.



Maximilien Philips – Mes antiquités
1966-1969 - 4^{ème} partie.
Manuscrit dactylographié – 100 pages.

[Apa-Bel 30/1]

Echo : Simone Bellière

Dans cette quatrième partie, l'auteur raconte les premières années de sa vie d'antiquaire. Le récit débute dans une atmosphère de vacances. Maximilien quitte la Toscane, qu'il n'aime pas, pour retrouver la mer. Il nous mène à La Spezia, à Gènes, à Villefranche, en compagnie de Mia, tandis que son épouse Marianne, est au Zoute. Elle-même partira à Marbella où elle a ses habitudes. Maximilien l'y accompagne parfois. Il décrit longuement la vie mondaine du Marbella Club où se retrouve toute la Jet Set de l'époque.

Maximilien et Marianne (son épouse) vivent au Zoute où Maximilien possède un petit magasin d'antiquités. Il décrit avec humour et tendresse différentes anecdotes qui illustrent les contraintes et les aléas de son métier, notamment, l'achat d'un camion (bleu) pour le transport des meubles ; les voyages en Angleterre où il se fournit en meubles de bateau en camphrier, les difficultés d'acheminement de ses achats vers son magasin. Ses voyages périodiques en Angleterre l'amènent à dépeindre la mentalité particulière des Londoniens ; notamment la liberté de propos des orateurs juchés sur des caisses à Hyde Park. A chaque traversée, dit-il, " *c'était un vrai plaisir d'arriver dans ce pays. La peau que je portais en Belgique tombait d'elle-même*"

Mais Marianne n'aime pas Le Zoute où elle se sent seule, sans amie. C'est pour la rapprocher de sa famille et des paysages ardennais qu'elle aime, que Maximilien décide d'ouvrir un second magasin, à Liège. Il s'agit d'un véritable défi car les Liégeois forment une clientèle "à éduquer" ; ignorante des critères de goût et de mode des autres régions ou pays. Il s'avère très vite que l'implantation à Liège se solde par un échec sur le plan social ; même pour Marianne qui en est l'instigatrice. Elle n'est heureuse ni au Zoute, ni à Liège. Dépressive, elle tente de se suicider à deux reprises au cours de cette période. Le mariage de Maximilien se délite. Il écrit qu'il ne garde aucun souvenir agréable de ces trois années. A la même époque, il retrouve régulièrement Mia dans une petite maison, en Flandre.

La vie de Maximilien se partage alors entre Liège, le Zoute et l'Angleterre ; ce qui implique de nombreux voyages en voiture et en camion, des aller-retour en ferry, des passages interminables à la Douane " *La douane de Calais m'emmerda toute ma vie*" , dit-il.

Plus tard, Maximilien loue un magasin plus grand dans le tout nouveau "Bloc St James" au Zoute, mais il garde son "petit magasin du début" *Le Cabinet de Curiosités* . Il décrit de façon détaillée la décoration de ce nouveau magasin. En contrepoint, l'auteur situe l'évolution de ses activités d'antiquaire dans un contexte plus large : son amitié avec un couple juif (et leur chien) qui raconte avec humour des "histoires juives" et décrit la vie idyllique qu'ils imaginent en Israël ; il s'intéresse au développement urbanistique et commercial du Zoute, aux modifications des mentalités avec l'introduction de la télévision dans les familles, à la dévaluation de la £ en 1967, mais aussi aux événements internationaux, qui ont marqué cette période, tels que la guerre des Six jours entre Israël et les pays arabes.





En 1968, Maximilien et Marianne s'installent à Londres, dans le quartier des antiquaires mais poursuivent leurs activités commerciales dans leurs magasins du Zoute et de Liège.

Maximilien continue à voir régulièrement Mia, à Anvers, jusqu'à ce que leurs activités respectives les séparent géographiquement. Mia réside de plus en plus souvent au Canada et aux USA tandis que le centre d'activités de Maximilien est en Belgique. "*Ils se quittent sans se quitter*" écrit Maximilien. Ils se rencontrent en effet régulièrement pendant 20 ans

Au cours des années suivantes, le marché des antiquités évolue avec l'arrivée de la concurrence. Maximilien agrandit ses magasins du Zoute. Et comme Marianne en a assez de l'Angleterre, il décide de revenir habiter au Zoute et de liquider le magasin de Liège.

C'est vers cette époque que Maximilien se sépare de Marianne avec l'intention de divorcer. Quelques mois plus tard, à Liège, il rencontre Françoise qui fut son grand amour d'adolescent.

Mais il faudra attendre la suite de l'autobiographie pour connaître l'issue de cette nouvelle aventure.



Maximilien Philips, "Mes antiquités" 5^{ème} partie (août 1969 – décembre 1971)

89 pp. + table des matières²

[Apa-Bel 30/2]

Echo : Agnès France De Wandeleer

Comme dans d'autres écrits de Maximilien S. Philips, les deux premiers sont d'un ton différent de l'ensemble du recueil. Un peu provocateur et très astucieux, Max, en instance de divorce, décrit son aventure amoureuse avec Françoise qu'il emmène à Florence dans l'espoir d'une liaison possible. Après maintes déceptions, il garde son humour et décide de louer un appartement au quai de la Boverie à Liège pour y vivre un amour qu'il espère exceptionnel, mais qui reste chaotique et éphémère.

Au début janvier 1970, Max engage Willy, un polisseur pour la remise en état des meubles en acajou de son commerce d'antiquités. Cet artisan qualifié, au parcours diversifié, se révèle exceptionnel et contribua au développement et à la bonne réputation du commerce de M. Philips. Outre ses qualités professionnelles de polisseur de meubles, Willy est astucieux, ingénieux, débrouillard : il aime son métier (p. 19). Ce fut une aventure de quinze années de complicité, d'entraide, de respect et aussi d'amitié entre Maximilien Philips, l'antiquaire et Willy, le polisseur.

Pour être compétitif dans ce métier, au Zoute, Maximilien soignait particulièrement la présentation de ses meubles, il veillait à créer une ambiance chaleureuse et attractive. Sa spécialité était les meubles de bureau anglais en acajou du Honduras, y compris les bibliothèques et fauteuils en cuir. Avec Mariane, son épouse, il allait régulièrement s'approvisionner en Angleterre.

Comme pour tout commerçant, le prix des choses, qu'il soit de revient ou de vente, est important voire vital. Avec beaucoup d'intérêt, Max suit l'évolution des marchés, les modes, les causes des fluctuations des valeurs et l'arrivée de la TVA-BTW. Avec beaucoup d'humour et d'esprit d'à propos, Max l'observateur décrit ce monde d'échanges aléatoires. Respectueux du métier, il cherche, avec beaucoup d'ingéniosité, la solution idéale pour chaque problème rencontré.

Max est comme un meuble ancien, une fois décapé, restauré, repoli, mit en condition, il est étonnamment brillant. Avec un côté triste et/ou amer, on découvre un homme tendre, observateur, amoureux de son métier, admiratif et plein d'humour même si son langage est parfois argotique.

Max a une autre passion : les chevaux. Avec son épouse Marianne, il a parcouru l'Angleterre, l'Irlande et d'autres régions pour découvrir le compagnon de ses futures randonnées. Ce ne fut qu'après un certain temps qu'il acquit "Timothy".

Max est un homme hors du commun, son sens de l'observation, sa personnalité affirmée reste à l'écoute de l'humain. Loin d'être banale son analyse critique de la société, d'un homme qui se dit ordinaire, en fait un homme remarquable.





Le récit de Rosa Goldstein, raconté par Simone Bellière

7 pp. dactylographiée

[Apa-Bel 33]

Echo : Hartmut Offele

Le récit de Rosa Goldstein est le témoignage d'un *annus horribilis* au sens strict du terme. Il a été transcrit par Simone Bellière " pour que ces mots ne se perdent pas".

Dans une première partie, Simone Bellière évoque les soirées passées chez des amis, fin 1945. Au cours de ces soirées, l'ambiance était détendue, amicale et très intellectuelle : on discutait surtout d'art, dit-elle, art engagé s'opposant au surréalisme, à l'individualisme mais aussi systèmes politiques, communisme, capitalisme.

S. Bellière ignorait alors que ses camarades étaient juifs et que plusieurs d'entre eux n'étaient revenus des camps de concentration que depuis quelques mois. C'était, entre autres, le cas de Rosa Ehrlich Goldstein. Ni elle, ni aucun autre n'en parlaient jamais. A l'époque, Simone Bellière n'avait jamais entendu parler de ce qui s'appelle aujourd'hui "la shoah" et était loin de se douter que plusieurs de ses camarades en étaient des survivants.

Elle ne revit Rosa Goldstein que quelques années plus tard. Pour Rosa, qui s'était tue pendant de si longues années le moment de parler était venu. C'est ce témoignage que nous livre Simone Bellière, mettant ainsi en évidence l'incapacité de parler qui suivit le retour des camps et le besoin impératif de se libérer enfin, de tous les non-dit, pour que survive la mémoire.

Rosa Goldstein a été arrêtée à Bruxelles en juillet 1943 pour faits de résistance et sur dénonciation. Comme elle était juive elle a été renvoyée par la Gestapo à la prison de Saint-Gilles puis transférée à un camp de rassemblement des juifs à Malines d'où elle a été déportée au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau début avril 1944, à l'âge de 23 ans. Elle est rentrée à Bruxelles en mai 1945.

La déportation était " *une descente aux enfers*" d'où elle n'est remontée qu'après un calvaire de quatorze mois :

- Transport par chemin de fer de Malines à Birkenau dans des wagons surchargés, portes scellées, les déportés n'ayant ni à boire ni à manger pendant les trois jours de voyage;
- Dix mois au camp d'extermination de Birkenau. Les conditions de vie étaient : " *déshumanisation, humiliations systématiques, appels interminables, la faim, le froid, la brutalité et la toute-puissance des kapos*" ainsi que la menace permanente des sélections et des chambres à gaz. Au cours des premiers mois elle se sentait encore forte, " *de taille à assumer Birkenau*", malgré les conditions de vie difficiles, le travail dur et l'horreur du camp. En juillet, elle a été atteinte d'un typhus doublé d'une broncho-pneumonie et a passé trois mois à l'infirmerie, ayant plus de 40° de fièvre, dans un semi-coma sans soins et sans médicaments. Ensuite elle a dû travailler dans la Vistule. Elle a eu les doigts et les orteils gelés... Par un concours de circonstances exceptionnelles, elle a réussi deux fois à échapper à la sélection pour la chambre à gaz. " *J'avais osé défier l'orgueilleuse organisation nazie par un acte individuel de résistance et j'avais gagné*" expliqua-t-elle.





- Evacuation du camp le 18 janvier 1945. Marche de la mort vers Bergen-Belsen: trois jours de marche à pied, ensuite transport par chemin de fer dans des wagons à charbon découverts, sous la neige et les bombardements;
- Arrivée à Bergen-Belsen fin janvier 1945: *" C'était l'horreur, des conditions de vie pires encore que ce que nous avons connu à Birkenau" .* Mais deux consolations permettaient de survivre : il n'y avait plus ni sélection ni chambres à gaz, et les troupes anglaises n'étaient plus loin. En effet, le camp a été libéré le 15 avril 1945. Rosa pesait à peu près 35 kgs. Elle a quitté Bergen-Belsen vers le 10 mai 1945. *" Nous avons réappris à vivre, à manger, à marcher pour le plaisir, à parler français..."*
- De retour à Bruxelles, *" je devais apprendre très vite que personne ne désirait entendre ce que nous avons à dire... Aujourd'hui encore, je ressens l'amertume du retour" .*





Maximilien S. Philips,
"Le Croche-pied d'une vie, Biographie d'Anne de ..."
52 pp. + tableau généalogique

[Apa-Bel 34]

Echo : Louis Vannieuwenborgh

La question : comment écrit-on une autobiographie ? est incontournable pour le lecteur des quelque deux douzaines de textes déposés par Maximilien Philips ces trois dernières années. Le lecteur (nous verrons qu'il n'est pas à plaindre) se trouve face à un ensemble (mais est-ce un ensemble ?) de 1.500 pages rédigées depuis le début des années 90 jusqu'à aujourd'hui, réparties en cahiers dactylographiés comptant de 50 à 200 pages.

On sait que les mémoires sont rédigés généralement au cours d'une période plus ou moins longue, après avoir rassemblé les matériaux et battu le rappel des souvenirs. Le résultat se rapproche alors d'un ouvrage en un ou plusieurs volumes selon l'abondance du texte. C'est la méthode, disons, "classique" de produire ses mémoires, de vivre, un temps plus ou moins long, *en* autobiographie. Ce n'est pas celle de Maximilien. Ses souvenirs, à l'image de sa vie, sont divisés en unités selon les métiers qu'il a exercés, les périodes, fastes ou moins fastes qu'il a vécues ou subies, les femmes (épouse, maîtresses, amies) qui ont partagé sa vie ou dans la vie desquelles il est entré. La forme, on le voit, est calquée sur celle de son existence et de la représentation qu'il s'en fait (intéressant exemple de cette vérité que la forme est le contenu).

Avec *le Croche-pied d'une vie*, Maximilien pose à l'Apa-Bel une question différente. Il ne s'agit pas, formellement, d'un texte autobiographique mais de la biographie d'une tierce personne : Anne de ..., (le nom de famille est tu, par discrétion), le dépôt est-il recevable ? La réponse n'est pas difficile : comme Anne et Max ont été amants, le temps de leurs amours recoupe forcément la vie du biographe, le lecteur peut être rassuré : le pâté que nous lui présentons est bien du pâté d'alouette et non du pâté de cheval... et qu'il mérite bien son label "autobio".

Ceci éclairci, la tâche de Max, biographe d'Anne, n'en est pas facilitée pour autant. Comment va-t-il s'en tirer ?

Il commence par l'évocation d'une journée de sa vie d'antiquaire. Anne est venue lui donner un coup de main pour livrer en province un meuble ancien. Sa présence rehaussera auprès du client le prestigieux et coûteux dressoir XVIIIème qu'il vient d'acquérir. Anne : sa silhouette d'Andalouse à la beauté un peu hautaine en imposait : en plus de son charme, elle avait le chic, le chien qu'on prête aux directrices des maisons de haute couture. Elle fait sensation à la petite auberge près du canal où ils ont été déjeuner. Comme Anne se retrouve dans son Hainaut natal, c'est tout naturellement qu'elle commence le récit de sa vie. Max reconstitue, plus de trente années après cette belle après-midi à la campagne, ses propos et leur conversation sous une forme vivante, en discours direct, avec force points d'exclamation et points de suspension.

La famille maternelle d'Anne possédait un élevage important de chevaux de trait. Du côté paternel, son grand-père et son père étaient à la tête d'une brasserie prospère. Les charbonnages, l'industrie lourde, les nombreux cafés de la région étaient leurs clients. Le premier de leurs malheur fut l'entrée dans la famille d'une intrigante – la Bouchère – qui épousa par intérêt l'oncle d'Anne. Mal reçue dans la famille, elle s'en vengea pendant la Guerre en la dénonçant à la Gestapo comme résistants, puis, à la Libération, on croit rêver, aux autorités comme collaborateurs.





Elle alla jusqu'à soudoyer des Résistants pour les abattre... qui n'en firent rien, mais la famille d'Anne préféra loger à Bruxelles jusqu'à ce que les événements se calment. L'oncle d'Anne, complice de ce qui aurait été un crime aggravé de fratricide, obtint, longtemps après, le pardon de la famille après un agenouillement symbolique et rédigea une confession écrite (cet écrit, ô combien personnel, fera rêver plus d'un Apa-bellien).

Le second malheur fut la fermeture des charbonnages et la transformation du Hainaut en désert industriel : plus d'ouvriers assoiffés, plus de cafés : la brasserie doit fermer.

Le récit de la vie d'Anne sera poursuivi à l'occasion d'une autre rencontre, dans un restaurant meilleur marché, technique d'exposition qui permet à Max d'évoquer les retournements de fortune d'Anne ainsi que les siens. Nous en voici donc aux crocs-en-jambe annoncés par le titre.

Soyez attentifs à ce qui va suivre : "La Puissance des Femmes", titre de l'un des chapitres, pourrait l'être de l'ensemble du texte. La mère de Charles, le futur mari d'Anne, avait décidé de marier son fils à une jeune fille qu'elle avait choisie. Charles (pilote de chasse, "beau comme un dieu", dira Anne, cavaleur de surcroît), se rend compte que la gentille et prude provinciale ne lui convient pas. Il rompt ses fiançailles. Geste inexpiable ; sa mère ne se contenta pas de devenir la marraine du premier-né de la première fiancée de son fils... sa vindicte frappa Anne plusieurs dizaines d'années après la rébellion du fils.

Frappa Anne et non Charles : peu après leur mariage, dont naquit une fille, Charles, gravement blessé dans un accident d'avion, dut renoncer à son métier de pilote de chasse. L'exercice d'un gagne-pain banal le mena à la dépression, à l'alcoolisme, à l'infidélité. Anne demanda le divorce et l'obtint. Peu après, Charles se tua en voiture. Les parents d'Anne ne furent pas en mesure de l'aider financièrement. Sa belle-mère resta au balcon, ou plutôt, à l'affût, comme nous l'apprendrons plus tard. Anne se retrouva donc à peu près sans rien. Un croche-pied peut faire trébucher ou tomber. Anne – on sent l'admiration de Max – ne fit ni l'un ni l'autre : elle chercha immédiatement à gagner sa vie et celle de sa fille. Après quelques tâtonnements, elle fonda sa propre agence immobilière et vendit – l'époque était porteuse – des appartements en Espagne, en France, en Suisse. Femme d'affaires reconnue, ce fut la période la plus brillante de sa vie ; elle en posséda tous les signes extérieurs : voiture sport, bijoux, club d'équitation au Zoute (le Zoute est le prolongement, à la mer, des beaux quartiers de Bruxelles). Ces "années de gloire" le furent aussi pour Max, alors antiquaire dans la même station balnéaire. C'est alors qu'ils se rencontrèrent et vécurent, quelques temps, le temps des amours. Qu'elle avait de l'allure, Anne ! Elle soignait son image mais sa beauté effrayait un peu les hommes : montée sur un superbe étalon noir, sa chevelure de jais mal contenue par la bombe, en habit noir et suivie par un labrador de même livrée, elle était surnommée la Veuve noire. Elle se présentait comme veuve plutôt que divorcée.

Ces années folles, à l'argent facile (pour autant que l'on bossât comme un dingue) connurent leur coup d'arrêt avec "cette saloperie mondiale que fut le Choc pétrolier". Les rencontres des anciens amants, restés complices, se déroulèrent dans des établissements de plus en plus simples. Apprenant que Max écrivait sa vie, elle lui demanda d'écrire la sienne. Pour l'aider, elle l'informa sur des périodes qu'il ne connaissait pas ou mal. Max lui demanda l'autorisation d'évoquer leur liaison, ce qu'elle fit, émettant comme seul interdit : "pas de cochonneries !" Le vocabulaire de Maximilien est volontiers vert, "affranchi", vulgaire à l'occasion, mais sa liaison avec Anne est évoquée avec pudeur. Un exemple : plutôt que les actes, il relate la dispute des anciens amants sur la réalité ou non de ce qui se serait passé certain jour, vingt ans auparavant, "dans les buissons du Zoute". Il découvre ainsi qu'un souvenir, pour lui inoubliable, n'en a laissé aucun dans la mémoire d'Anne...





Par pudeur aussi, il évite de reprendre contact avec elle durant les périodes de vaches maigres qu'il traverse. C'est alors le hasard qui décide d'une rencontre entre Max devenu concierge et l'ancienne femme d'affaires devenue gérante d'une chocolaterie. Elle se moque de ses scrupules et l'incite à poursuivre sa biographie. Et ainsi, de lettre en lettre, de coup de fil en coup de fil, Max poursuit la biographie d'Anne. Parfois un rendez-vous, comme celui qui eut lieu dans le club d'équitation témoin de leurs succès passés, leur permet de retrouver l'atmosphère " *des belles années auxquelles chacun a droit sur terre* " .

Très courtisée, Anne se demande un jour ce qu'elle a bien pu lui trouver pour le distinguer parmi ses admirateurs. Femme décidée, elle pense que les hésitations de Max la rassuraient. Les lecteurs de sa biographie y ajouteraient son sens de l'amitié, l'attention portée à la personne, au-delà du personnage. Max ne marchandait pas son admiration pour le courage qu'Anne avait eu dans sa vie : " *en comparaison, je me l'étais coulée douce mais je n'osais pas l'avouer.*" Il reconnaît en elle une Puissance. Par contre, il met Anne en garde, elle gâte sa fille : elle lui offre non seulement les meilleures études mais aussi des cours d'équitation, de tennis, de trop beaux vêtements... La fille d'Anne avait hérité de la beauté de ses parents. Impérieuse, à seize ans elle tenait tête à sa mère. Ici rentre en scène la mère de Charles. Elle capte la bienveillance de sa petite-fille. Quand elle décède, elle sait que la fortune qu'elle lui lègue permettra à la fille d'Anne d'avoir barre sur sa mère. Ainsi, par-delà la mort, elle arme une alliée qui poursuivra sa vindicte. Après la dernière page de sa biographie, Max annexe un post scriptum d'une lettre d'Anne, qui révèle le dessous du jeu, chiffres compris. Anne pourra ainsi l'ôter facilement si elle ne souhaite pas que ces précisions soient connues des personnes auxquelles elle ferait lire l'ouvrage. Exemple, parmi d'autres, que l'autobiographe, confronté, par définition, à une situation unique, devient forcément ingénieux.

En lisant Maximilien, je me suis surpris à me réjouir de lire un tapuscrit : cette présentation est bien plus proche du manuscrit que je ne le pensais. Nombre de signes renvoient personnellement à l'auteur. Prenons un point délicat : les fautes d'orthographe. Le texte de Max en est criblé. Pour la bonne raison qu'il n'est pas homme à interrompre son récit pour vérifier si dans tel mot telle consonne redouble ou non. On est confronté non à une ignorance mais à un rapport personnel, inconscient, avec un code social. Au fil des pages, la répétition de certaines fautes devient rassurant, le tissu est fait dans la maison, on reconnaît la main de l'artisan. Sa présence devient palpable, au-delà de ce qu'il écrit. Les multiples biffures faites au bic nous renvoient à sa main. Il nous semble voir son geste. L'emploi des majuscules m'a particulièrement attendri. Ton et vocabulaire de Maximilien sont représentatifs d'une certaine classe de commerçants libéraux, notamment bruxellois. Les transgressions, les excès de langage, les "énormités" lancées avec humour font partie du code d'appartenance. Or, certains mots, dans certaines situations, apparaissent revêtus de la dignité d'une Majuscule. Ce traitement est révélateur de valeurs, dont certaines restent traditionnelles, provinciales mêmes (ce n'est pas une critique). Comparez : " *Anne était une fameuse maîtresse tout en étant une mère poule de première !*" avec : " *Anne était une fameuse maîtresse tout en étant une Mère poule de première !*" . Ou ceci, plus personnel : " *j'étais dans le trou et sans l'aide de ma Tante j'étais bon pour aller coucher sous les ponts !*" La majuscule ajoute au beau geste que Maximilien reconnaît à sa tante, l'importance qu'il accorde à sa personne. L'attention portée aux autres fait partie du charme de Maximilien. On imagine ce que le lecteur aurait perdu si la biographie d'Anne avait été imprimée, c'est-à-dire lissée, standardisée. Moralité : si vous publiez (auto-publiez), imposez vos choix à votre imprimeur !





Maximilien S. Philips, "Mes Antiquités, 6^{ème} partie"

Janvier 1972 – décembre 1974

Texte dactylographié, 100 pp.

[Apa-Bel 30/3]

Echo : Louis Vannieuwenborgh

Le hasard et la répartition des textes entre les lecteurs ont fait que j'ai lu, juste après la biographie d'Anne, cette sixième partie de "Mes Antiquités". Le hasard a bien fait les choses car un chapitre du présent texte (pardonnez-moi si je ne vous rends pas compte des autres, vifs, drôles et intéressants) contient le récit de la liaison de Max avec Anne, commencée en 1974. Rédigé en 1995, moins éloigné du moment des faits que "Le Croche-pied d'une vie", on a l'impression – émouvante – de proximité plus grande avec la vie quotidienne d'Anne qu'on reconnaît sans peine sous le pseudonyme de Blanche. Des faits nouveaux recourent et illustrent sa biographie écrite en 2004. On retrouve, mais plus spontanément et mêlé davantage à la propre vie de Max, son admiration pour sa personne et son personnage. Un extrait vous mettra directement en contact avec ce que je tente de dire (afin de conserver la spontanéité et l'allure du récit, je conserve le caractère machine du texte original ainsi que l'orthographe, passablement chahutée par son urgent besoin de raconter).

Et le vendredi, j'allais chez Blanche mais elle n'était pas de bonne humeur, je rentrais chez moi.

Et puis, vers onze heure du soir, elle venait sonner à ma porte. Elle était en grande tenue et reposée.

- Max, je t'invite au restaurant.

Blanche travaillait comme une dingue cinq jours par semaine à vendre des appartements ou des magasins dans la région de Bruxelles et à aller en Suisse puisque le Portugal c'était de l'histoire ancienne. Il était bien normal que quand elle rentrait au Zoute, elle était à ramasser à la petite cuillère. Elle était indépendante et c'était vraiment pour sa fille qu'elle travaillait ainsi. Si je n'avais pas été là à cinq heures, elle aurait tiré la gueule mais si je restais une demi-heure de plus, elle tirait aussi la gueule parce qu'elle se sentait sale et fatiguée.

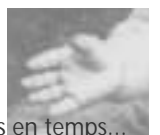
Le mieux était de lui foutre la paix et la laisser venir quand elle en avait envie.

- Blanche, tu sais bien que je n'ai pas un rond pour t'inviter dans "tes restaurants". La moitié mais pas plus.

- Max, j'ai vendu un appartement et c'est moi qui t'invite ! Fifty Fifty, OK ?

Les restaurants de Blanche n'étaient pas n'importe lesquels. Cette femme avait besoin de cela pour se rassurer. Elle avait besoin de show et de prévenance et même un orchestre tzigane si cela avait existé au Zoute. Elle était comme une petite fille qui ne croit plus au Père Noël mais qui l'attend tous les jours.

Alors Blanche déployait tous ses bijoux et elle en avait tant que je lui fis la remarque. Elle avait l'air un peu triste et ma remarque me fit de la peine au fond de moi-même.



- Blanche, j'ai trop parlé ; mets tes bijoux, ne fais pas attention.

[...]

Je n'étais pourtant pas amoureux de Blanche à la manière dont je l'avais été avec Mia. Je pense que nous étions déjà trop âgés l'un et l'autre. Blanche était devenue une femme très indépendante parce qu'elle devait assurer l'avenir de sa fille et le sien. Je n'étais pas un type fort stable et il y avait toujours la présence de Mariane sur mon dos. Et puis il y a des gens qui sont fait pour se marier et d'autres qui sont fait, pour chercher toute leur vie, quelqu'un à épouser sans jamais le faire. [...]

Blanche trouvait que j'étais mal habillé. Elle ne critiquait pas mes vêtements - il n'y aurait plus manqué que cela - mais bien la façon dont je les portais. Ma chemise sortait sans cesse de mon pantalon et mon foulard se défaisait au bout de trois secondes. Elle m'expliqua comment faire un foulard à la Julio et coincé ma chemise dans mon caleçon. Comment prendre une douche froide le matin et me froter le corps avec un vrai gant en crin. [...] Je fis de mon mieux pendant trois semaines mais il faut bien vous rendre compte que j'arrivais à l'atelier vers 8.30 h pour travailler avec Willy à décâper et à vernir. [...] A ce compte là, je ne pouvais pas changer de chemise toutes les demi-heure et réajuster mon foulard. Je puais la cire, la teinture à bois ; la teinture à cuir, la boue du Zwin et l'écurie. Et le soir, je devais me présenter sur scène !

Une discipline de fer avec Blanche. Je me demandais où elle allait puiser toute son énergie. Dans son métier qui était l'immobilier, elle se devait d'être impeccable du matin au soir car les hommes ont la critique facile envers les femmes qui font le même métier qu'eux. Eux peuvent se permettre un air fatigué et des cravattes de travers et même de boire un verre de trop et de déconner mais pas une femme. Et, ils rentrent chez eux où une petite femme les reçoit en pleine admiration devant les "affaires" qu'ils ont traités.

Pour une femme qui travaille, que cela soit dans l'immobilier ou autre chose, la vie ne fait que de commencer. Des courses en quittant son travail, un repas à préparer et un ou deux gosses à surveiller. Et quand tout est plus ou moins en ordre, après la vaisselle et les vêtements des enfants préparés pour le lendemain, la machine à laver remplie, voilà que L'Amant s'amène ! Sûr et fier de lui ! Avec le dernier 45 tours de Michel Delpêche sous le bras. "Quand j'étais chanteur". Et l'Amant vide son cœur en parlant de ses affaires et de sa femme qui lui refuse le divorce et il promet un voyage à Koutounou, au Club, et un train électroinique et encore une Barbie.

Pas étonnant, que de temps à autres, il se fasse virer à coups de griffes !

Il aurait fallu organiser un système basé sur le "Ramassage scolaire" pour récolter, vers une heure du matin, tous ces malheureux qui fumaient une cigarette, sans plus rien comprendre à leur vie.





Maximilien Philips,
[sous le pseudonyme de Robert-Jone Mc Lay],
"Fortune de mer, 1939-2004, n° 3", pp. 1-79.

[Apa-Bel 35]

Echo : Beatrice Barbalato

Ce dernier tapuscrit de Maximilien Philips (cinquième partie), donne un regard très varié sur ses vicissitudes. L'objet de la narration est la période la plus récente de sa vie. Robert Jone Mc Lay, son ami, en est le narrateur fictif. Tout au long du récit il expose raisons et sentiments, c'est-à-dire les faits et la manière de les percevoir de la part de Maximilien. Peut-être était-elle nécessaire, cette autre voix, pour un récit qui pénètre plus profondément dans l'intimité de Maximilien. Écoutons le narrateur :

Je me méfiais de ses souvenirs et pourtant je ne pouvais jamais le prendre en faute. Il avait connu tout ce qu'il racontait, mais il brouillait souvent les cartes pour ne pas mettre une femme en difficulté. Il exagérait d'un côté pour masquer autre chose de l'autre. Admettons que son auto-biographie serrait la vérité à nonante pour cent. Il évitait les sujets tristes qui n'apportaient rien... (...) Il m'était vraiment impossible de trier les mémoires de mon ami. Il se laissa emporter par un souvenir après l'autre. (p.56)

La narration commence avec une description presque comique de son métier de concierge (nous sommes dans les années 1991-1992), puis de moments plus mélancoliques, davantage que dans les précédents récits. Maximilien Philips a travaillé dans différents secteurs – il a été antiquaire, marin dans la marine marchande, et d'autres encore –, cette fois-ci les responsabilités d'une conciergerie le mettent en contact avec la mentalité de la bourgeoisie moyenne de Bruxelles. Son seul avantage, avec l'accord du syndic, était d'être logé gratuitement. Quant au reste..., sans aucune garantie, son travail est placé sous le signe de la précarité. Mais Maximilien trouve dans le bâtiment des occasions de gagner un peu d'argent et d'être à l'écoute de tout le monde. Néanmoins, il sera licencié en décembre 1992 pour des raisons économiques. On lui laisse trois mois de grâce.

La description de la mentalité des copropriétaires nous vaut une tranche de vie bruxelloise, ucloise plus précisément, très représentative, au sens large, de la classe moyenne, imposant ses règles de comportement alors que la plupart des choses essentielles de la vie lui échappent.

Des accidents de tout genre se succédaient dans l'immeuble : le mot catastrophe est très présent dans le texte dactylographié et donne au lecteur la perception que les habitants (la plupart femmes seules et âgées) ont des événements qui touchent la copropriété. A travers ce récit nous avons aussi une idée précise de la difficulté des copropriétaires à accepter des voisins d'origine différente. Même si parfois cette méfiance a des fondements. Si l'équipe des nettoyeuses espagnoles est regardée avec suspicion sans aucune raison, bien différent est le comportement d'une jeune Africaine :

Cette jeune femme de presque deux mètres de haut forçait l'admiration de tous, et de Max, bien entendu. (...) On ne pouvait pas la comparer à une panthère, mais disons à une girafe un rien méprisante. (...) il apprit [Maximilien nde] que la Princesse des Grands Lacs prenait sept à huit bains par jour ! La vendeuse des tissus entendait parfaitement des glouglous... Ce qu'elle ne savait pas encore c'est que sa réserve de tissus coûteux s'humidifiait de plus en plus ! Un filet d'eau se faisait absorber et sans le moindre bruit. (...)





'C'est fou le nombre de jeunes gens qui passe dans son appartement alors que la Princesse n'est pas là... J'imagine qu'ils viennent se laver et se servir du téléphone. Mes tissus sont foutus, mais je n'ai pas de preuves... Au prochain glouglou, je vous préviens et nous irons ensemble chez cette demi putte ! Je force la porte ! Je perds un fric fou !' (p.12)

D'autres moments de la vie de Maximilien prennent une place importante dans cette autobiographie. Même à propos de difficultés, le ton n'est jamais sérieux. Cette manière de regarder la vie avec ironie n'empêche pas les sentiments de tendresse et de nostalgie de transparaître. Surtout par rapport à l'amitié, au sens large. On sent en lisant ce tapuscrit que Maximilien nourrit envers ses amis et ses amies un grand sentiment de solidarité, de complicité, magnifié par l'amour pour une femme. Fait partie de ce bonheur, le chien Ashley, évoqué lorsque Max se rendait à la SPA, et dont il trace un beau portrait. Mais les pages tristes sont nombreuses, comme celles qui racontent, avec discrétion, la mort de sa compagne Marianne, victime de son alcoolisme.

Nous retiennent également les pages où Max est à la recherche de documents historiques, pour écrire la vie et la mort de deux jeunes gens, partis de Sart pour le Congo vers les années 1890, ou celles qui traitent du commerce d'armes congolaises fabriquées à Liège.

Ces 79 pages illustrent également, de manière quasi sociologique, les grands changements à l'œuvre en Belgique. Par exemple, Maximilien observe l'évolution de la composition sociale dans le bâtiment où il était concierge. De même, au Zoute, l'aspect architectural et humain s'est transformé en quelques années. Finalement, ses vicissitudes personnelles semblent répondre à la métamorphose du pays et de ses composantes sociales.





Maximilien Philips, *Le petit avion et autres nouvelles*,
(Edition : Les deux frères), p. 83

Echo : Beatrice Barbalato

[Apa-Bel 36]

Ce texte dactylographié se compose d'un ensemble de nouvelles autobiographiques. Un index nous signale les différents arguments traités : Mon premier meuble, La barque du Comte, Transport de piranhas, Le piano bar, Un si beau cheval, etc. Maximilien Philips y raconte sa vie d'antiquaire, ses aventures et mésaventures, ses ruses pour réussir dans un métier pas comme les autres.

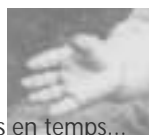
Ici, toute l'ironie et tout son humour sont déployés : le monde qui y est décrit ne se limite pas au cercle familial, mais s'étend au circuit des clients, qui, dans le choix d'un objet, manifestent prodigalité ou avarice, et surtout, à travers leur collectionnisme, révèlent des obsessions souvent maniaques. Approche qui amuse bien Maximilien, bon observateur des caractères et des comportements.

L'aspect qui semble le plus intéressant est la construction des récits. En fait, dans ces narrations brèves pleines d'humour et d'ironie on devine une structure précise qui permet au rire de se déclencher. Il s'agit presque d'une technique narrative. L'humour n'est pas un art simple. Maximilien livre au lecteur des détails, qui finissent par jouer un rôle dans l'histoire. Voici un exemple, tiré de Notre ambassadeur à Londres :

" (...) La carcasse (d'un fauteuil) datait de 1880 et c'était du solide ! D'abord mon fauteuil pivotait sur 360 degrés et puis il s'inclinait vers l'arrière avec un ressort aussi puissant qu'un ressort pour un wagon de chemin de fer ! C'est vous dire comme je m'amusais... De plus je devais vérifier la qualité de ma teinture avec un vieux pantalon et un vieux veston... Rien de négatif ! J'avais aussi bien travaillé qu'un tapissier du XVIII^e siècle ! Un homme élégant, d'une quarantaine d'années, poussa la porte (...) ". On imagine la suite de l'histoire : cet homme, l'Ambassadeur de la Belgique à Londres, " s'installa dans son fauteuil et se mit à balancer comme un enfant à la Foire du Midi... J'avais fait mon possible avec des vis solides et plus que solides, mais (...) quinze jours plus tard alors que je revenais d'une bonne balade à cheval avec des amis je trouvais notre Ambassadeur installé confortablement derrière mon propre fauteuil. Comme d'habitude il se balance avec force sans s'en rendre compte. Il était venu au magasin d'antiquité avec sa femme : (...) Monsieur l'Ambassadeur a cassé ton beau fauteuil rose, dit-elle (...) Ha, Ha ! Il venait juste de recevoir le Ministre des Affaires Etrangères anglais pour l'histoire des deux pilotes belges... et puis voilà ton fauteuil cassé ! Ha, Ha ! – Ne rit pas, Soupette, répondit-t-il, je suis tombé en arrière et j'ai failli me casser le crâne contre la cheminée ! et tout cela dans une réunion fort officielle ! Tu me vois relever péniblement... un homme de cent kilos... devant tout le monde ! Pour un problème fort épineux ! " .

L'impression qu'on reçoit en lisant ces histoires est que Maximilien a voulu voir sa vie se déployer comme un ensemble de récits. Et même qu'il est arrivé à 'produire' (pour ainsi dire) des situations limites, pour se retrouver en tant qu'observateur dans une position non-conformiste, presque comme dans un scénario.

Moi, en tant que lectrice, je me suis bien amusée.





Maximilien S. Philips,
La balade de Marian Krauss, 1^{ère} partie,
(Edition : les deux frères), avec une lettre d'accompagnement
du jeudi 4 novembre 2004, pp. 1-85.

[Apa-Bel 38/1]

Echo : Beatrice Barbalato

Les lecteurs de *De temps en temps* savent que Maximilien Philips est l'auteur de plusieurs textes autobiographiques dactylographiés qui racontent des parties très bien circonscrites de sa vie et qui peuvent être lues indépendamment les unes des autres. Ici aussi, comme dans d'autres de ses précédents écrits, la page de couverture signale une maison d'édition. C'est ainsi que le lecteur est induit à penser qu'il s'agit d'un livre à circuit normal.

Les récits de Maximilien ne témoignent pas d'une attitude narcissique ou égotiste strictement autobiographique. Une de leurs qualités est de restituer le monde où il a vécu, avec un regard critique et un peu étranger aux événements. Ce regard, jamais rancunier, se porte sur les personnes qui l'ont entouré pendant sa vie et chaque personne est rendue avec un relief particulier.

Ce texte est la reconstruction a posteriori de la vie de sa femme avec laquelle, dans le bon et le mauvais sort, dans l'union conjugale et même pendant le divorce, il a partagé des moments importants de sa vie.

Maximilien se fait le porte-parole de Marian : c'est elle qui raconte son enfance, sa jeunesse, son premier mariage, ses travaux de traductrice dans l'armée américaine, et les mille autres activités, en Europe comme aux Etats-Unis, qu'elle avait entreprises et fait progresser. Femme entreprenante, dépourvue parfois de scrupules, Maximilien lui restitue toute sa complexe humanité.

Il signale aussi une volonté très claire de ne pas mélanger son opinion personnelle avec les faits racontés : une "NDLR" (note de la rédaction) nous signale l'intervention du rédacteur. Dans la même intention narrative s'inscrit l'affirmation de Maximilien de n'avoir jamais cherché des informations extérieures pour écrire ces pages, mais qu'il a seulement remis ensemble comme dans un puzzle les conversations, les confidences : '*Je me suis contenté des récits que Marian voulait bien me raconter*'. Rarement, comme on l'a déjà dit, il se sert du témoignage d'une amie.

On observe avec intérêt comment Maximilien enchâsse, dans une longue préface, ce récit de la vie privée dans les événements contemporains comme la fin de la guerre en Irak ou un article de presse à propos d'un divorce-scandale retentissant. On peut penser que ce cadre lui sert à légitimer sa narration, à reporter le privé à l'historique. Il veut aussi donner une certaine importance – souvent négligée, comme lui même soutient – aux femmes des Philips.

Les premières pages sont consacrées à Marian vivant à Liège, jeune fille à l'époque de la Seconde guerre mondiale (en particulier les années 44-45). Les descriptions se déploient mettant à nu les hypocrisies, la mentalité petite bourgeoisie. Les dénonciations aux Allemands témoignaient de cette attitude misérable : "*Heureusement la Gestapo était submergée par les dénonciations. Elle perdait un temps fou à ouvrir les lettres des 'corbeaux'. Pour un oui ou pour un non, des malades, des sadiques dénonçaient !*"(...)





Les Allemands eux-mêmes en étaient dégoûtés ! Ainsi il firent savoir à la population que 'Toute dénonciation anonyme serait sévèrement punie'. Du coup, les Corbeaux disparurent mais il en resta encore assez pour dénoncer à la Gestapo les refuges des maquisards et les réseaux d'évasion. "

Les récits de Maximilien – qui soutient à maintes reprises qu'il ne s'agit pas de vérité globale, mais de tranches de vie et de choses vues –, conservent du recul, même dans la douleur.

Les pages sur l'occupation de Liège par les Allemands sont à lire absolument.





Maximilien S.Philips,
La balade de Marian Krauss, 2^{ème} partie,
p.1-67

[Apa-Bel 38/2]

Echo : Beatrice Barbalato

Il s'agit de la seconde partie de La balade de Marian Krauss : on y raconte son premier mariage, sa rentrée en Belgique, et sa mort. Maximilien Philips prend la parole au début pour encadrer les événements mais par la suite il laisse la parole à Marian (Mariane : nom américanisé). Comme pour la première partie, Maximilien n'a pas cherché dans des papiers privés de Marian – il ne se le permettrait d'ailleurs pour personne, précise-t-il –, mais il s'en tient aux confidences mêmes de Marian, ou très rarement aux propos de ses amies. Il intervient de temps en temps pour nous faire part de ses opinions, de ses point de vue, de la méthode selon laquelle il a composé son récit. C'est avec un "NDLR" que, en tel cas, nous sommes avertis : *"L'auteur vous rappelle qu'il a mis plus de quarante ans pour reconstituer la vie de Mariane. Il reçut l'aide de quelques-unes de ses amies mais rares confidentes (..)"* . p. 22.

Mariée à Mel, citoyen américaine d'origine allemande, Mariane semble accepter son monde et ses valeurs. Mais il s'agit d'une apparence. La vie à l'américaine la laisse insatisfaite. *"Mel n'avait plus que deux mois à tirer pour terminer son temps à l'USAF. Il devenait enragé à jouer au ping-pong ! Il se remettait à grossir, ce qui était mal vu par ses supérieurs. L'aviation américaine était l'arme la plus admirée dans le monde et ses hommes ne devaient subir aucune critique de la population civile"* . p. 13.

Le monde américain avec ses habitudes, ses rituels, ses attentes, y est étalé, monde qui ne pouvait pas plaire à Marian, elle abandonnera les USA et reviendra en Europe après avoir poursuivi longtemps son rêve américain. Dans cette seconde partie le scénario change. Nous nous trouvons à Francfort, Amsterdam, ensuite à Détroit, et enfin à Bruxelles et Spa. Le ton général du récit est ironique, chaque situation, chaque personne a son propre caractère, et est enfermée dans sa typologie. Chacun est prisonnier de sa culture et de son tempérament. On reçoit une image d'une humanité qui n'est jamais véritablement responsable de ses actes et de ses comportements. Elle subit ses héritages, ses misères, ses limites. On n'y trouve cependant pas une condamnation morale.

Le portrait de Marian est superbe : une femme sans entraves, tout à fait hors du commun, qui sait prendre les choses en main, qui sait décider, qui a beaucoup de compétence (elle connaît plusieurs langues, elle a travaillé pour l'Armée américaine, et aussi dans pas mal de magasins et dans d'autres endroits, etc.). Et pourtant elle n'a pas été à l'abri de ses faiblesses, de son alcoolisme, de ses dépressions... Les dernières pages nous donnent une clé pour expliquer cette fragilité. L'enfance de Mariane a été seulement aisée d'apparence, Maximilien nous fait comprendre qu'elle a été agressée psychologiquement et physiquement.

Dans ce dernier chapitre le regard de Maximilien cesse d'être ironique, pour laisser place à une très grande pitié. Ce sentiment parcourt le récit de manière cachée et arrive à sa plénitude dans les dernières pages.



Le Grève Pierre, Souvenirs d'un marxiste anti-stalinien, Paris La Pensée Universelle, Carnets de route, 1997, pp. 259.

Echo : Francine Meurice

[Apa-Bel 62]

C'est grâce à Louise Lacharon que le manuscrit autobiographique de Pierre Le Grève (28 janvier 1916 - 2 août 2004) a vu le jour. La camarade Louise Lacharon, comme la désigne Pierre Le Grève dans son texte, a milité à ses côtés à la CGSP enseignement (syndicat socialiste) de Bruxelles et a participé avec lui à la direction de la régionale pendant 27 ans. En effet, c'est elle qui l'a d'abord encouragé à écrire puis à publier ses souvenirs. C'est grâce à elle que le manuscrit a été sauvé du pilon lors de la reprise par Jean-François Knidler de la maison d'édition "La Pensée Universelle" en faillite et sous contrôle judiciaire. C'est grâce à elle enfin que *les Souvenirs d'un marxiste anti-stalinien* furent déposés dans la mémoire de l'histoire puisqu'elle autorisa le dépôt du livre à l'APA-Bel.

Il eût été dommage, en effet, que la transmission de telles compétences à vivre l'engagement militant et syndical ne se fasse pas, d'autant que c'était là l'intention de Pierre Le Grève qui prévient son lecteur : il écrira des souvenirs, pas des mémoires. L'intention autobiographique n'est donc pas narcissique mais pédagogique – on reconnaît là l'enseignant, lorsqu'il confie son pacte d'écriture : *"je crois que ce qui importe, c'est de transmettre des faits qui illustrent une expérience unique, mais qui par une certaine analogie avec des situations à venir, peuvent apporter à d'autres une inspiration utile"*.

L'ouvrage est fidèle à sa note liminaire : il rapporte des faits, leur analyse et leur inscription dans l'évolution historique. Ce récit en trois temps, fidèle à la pensée marxiste de son auteur, initie ou conforte le lecteur dans une méthodologie de l'engagement efficace puisque transposable à la suite des événements historiques qui succèdent à la période de rédaction des souvenirs s'étendant de 1935 à 1986. Ainsi, un jeune enseignant syndiqué à la Régionale de Bruxelles, en 2005 par exemple, et ayant assisté aux assemblées statutaires d'élection pourra, à la lecture de ce témoignage, renouer avec la mémoire et reconnaître la mise en place des mêmes enjeux qu'en 1945, ceux d'une difficile instauration de la démocratie syndicale. En 1945, Le Grève dénonce déjà la pratique des "23 tuyaux d'orgues", faisant allusion aux 23 réunions de section avec votes séparés qui isolent les militants dans leurs réunions de section au lieu de les rassembler dans une assemblée unique, gage de l'exercice de la démocratie par le débat (p.40). En 1945 également, il stigmatise la distance qui existe entre la base et l'appareil car alors que la proposition d'assemblée unique obtenait 85 % des voix et que l'assemblée est souveraine, le bureau s'est levé et a déserté la séance. Le Grève se souvient : *"La salle, debout, hurle pour qu'il revienne. Je crie avec eux ! L'idée ne me vient pas de proposer la déchéance du bureau et de continuer la séance sous la direction d'un bureau provisoire"* (p.40). Ensuite il dénoncera les listes de "bons" candidats qui circulent en sous-main lors des élections et la manipulation de la majorité silencieuse qui sait pourtant faire la part des choses quand elle assiste aux assemblées générales. En réponse à la remise en question de la validité des élections par les absents au scrutin, Le Grève a des formules laconiques et percutantes pour recadrer la démocratie syndicale qui pour lui, *"exige avant tout la discussion de points de vue contradictoires"*. C'est pourquoi, *"seuls ceux qui se dérangent [pour assister aux assemblées] doivent avoir droit à l'exercice de la souveraineté"* p.237.





Ce qui s'écrit donc dans les souvenirs de ce syndicaliste, c'est la tradition orale d'une structure de lutte d'une catégorie de travailleurs : les enseignants. Et c'est en cela que ce texte est précieux car il donne l'explication historique écrite de ce qui s'énonce encore oralement aujourd'hui dans les assemblées. Cette parole orale est ainsi rattachée aux revendications qui se sont forgées au terme d'âpres luttes internes au syndicat. En voici quelques unes telles qu'elles apparaissent chronologiquement dans le patrimoine de ce professeur de morale dans l'enseignement secondaire que fut aussi Pierre Le Grève :

- L'abandon par la FGTB, sous la pression des communistes alors nationalistes, lors de sa fondation en 1945 de la déclaration de principe de la CGTB dont elle est issue et qui se réclamait de la lutte des classes et la réadoption de ce principe en 1971 lors du congrès du contrôle ouvrier (p.37 et 185) ;
- La défense de l'assemblée unique (p.40) ;
- L'invention par Pierre Le Grève de l'idée de l'école unique de 6 à 18 ans refusant la séparation des enfants dans les filières discriminantes, revendication adoptée par les enseignants socialistes de Bruxelles en 1957 et par la CGSP Enseignement comme position de Congrès en 1983 ;
- La constatation du désarroi du syndicat de Bruxelles depuis le détournement de la grève de 1960 qui d'une grève contre la loi unique est devenue une grève pour la satisfaction des revendications wallonnes en matière de fédéralisme (p.140) ;
- La fermeture de l'éventail des barèmes afin d'éviter la disparité entre les rémunérations des enseignants des différents niveaux.

A côté de la lutte syndicale, il y a les combats politiques contre les régimes de droite et pour le droit à l'asile politique. Il recense les différents dossiers qu'il a défendus pour soutenir des réfugiés politiques, algériens partisans du FNL pourchassés par la France, vietnamiens, marocains. Dans ses combats il a plusieurs fois risqué sa vie. Outre leur intérêt d'archives historiques inédites en ce qui concerne, par exemple, la résistance algérienne lors de la guerre de libération, que comportent ces comptes rendus, Le Grève y affirme plusieurs fois sa conviction que la solution aux menaces d'expulsion est politique plutôt que juridique. Il a plusieurs fois gagné en jouant la carte politique dans ce type d'affaire car il prouve " *l'erreur de s'adresser à un avocat, alors que pareille affaire doit être résolue par une intervention politico-administrative. En matière de renvoi, la loi est précise. Il ne peut résulter que d'un arrêté ministériel ou d'un ordre motivé de l'administrateur général de la Sûreté*". (p.222) Il livre également plusieurs fois sa conviction qu'il existe des rapports, au moins officieux, entre nos polices et des services étrangers au mépris des droits d'asile élémentaires. L'ouvrage fait référence également aux nombreuses interventions parlementaires de son auteur et donne la liste de ses questions écrites publiées dans les Annales de la Chambre. Il souligne aussi son rôle au sein du parti socialiste notamment par rapport au Congo en luttant contre une ligne paternaliste et en faisant éviter ainsi une guerre coloniale de plusieurs années.

Le Grève est resté trotskyste et marxiste et retrace les coexistences et les divergences des différents courants de gauche issus du communisme en fonction des positions de l'URSS, des partis communistes et socialistes belges. Il a publié des articles dans *La Gauche*, l'hebdomadaire du Parti Socialiste Belge, son quotidien étant *Le Peuple*. *La Gauche* répondait au droit de tendance et même si elle était animée par les dirigeants de la IV^e internationale trotskyste comme Ernest Mandel et Pierre Le Grève, elle était hétérogène et regroupait les différents courants de gauche du PS. Cette fraction de gauche fut exclue du PS lors du Congrès de 1964 et la parution de *La Gauche* suspendue par le Président du PS, Léo Collard.





Privée d'un espace critique d'expression publique, la fraction de gauche scissionne et fonde *La Confédération des Travailleurs* (p. 155). (Il faut noter, pour information, que l'hebdomadaire *La Gauche* continuera à exister et deviendra au début des années 70 l'hebdomadaire de l'organisation trotskyste – LRT, puis POS – regroupée autour de Mandel.) Tout ce passage de *Souvenirs d'un marxiste anti-stalinien* dans sa manière de décrire les mouvements de foule et de regards dans les salles de réunion lors des assemblées générales aux moments de tension où ces regards se détournent de la tribune pour écouter les arguments de l'intervenant au fond de la salle, tisse une intertextualité littéraire et idéologique avec les nouvelles de Charles Plisnier de *Faux passeports*, que *Le Grève* mentionne d'ailleurs p. 23. Il y a là une même dramaturgie de la naissance de la prise de conscience de la lutte de classe au sein des débats doctrinaux. Et certains moments plus anecdotiques sont comme des documents filmiques qui pourraient constituer des ébauches de scénarios.

Un autre type d'intertextualité peut être souligné, celui du croisement des archives déposées à l'APA-Bel. En effet, le document de Pierre Le Grève mentionne la collaboration de Jean Van Lierde dans le combat pour la paix en Algérie (p. 80) et ces deux récits autobiographiques, celui de Le Grève et celui de Van Lierde sont contemporains et traitent de dossiers similaires notamment celui de l'accès à l'indépendance du Congo à travers les personnalités de Lumumba et de Kasavubu.

Et pour des chercheurs intéressés par les modèles économiques alternatifs, la page 130 décrit la manière dont les ouvriers ont récupéré les entreprises abandonnées et parfois démontées par le colonialisme en Algérie en 1962 ainsi que la condamnation de ces Conseils de Gestion des Travailleurs parce qu'ils n'avaient aucune prise sur les mécanismes de crédit et de commercialisation de leurs produits. Ces essais d'économie alternative sont encore d'actualité aujourd'hui, en Argentine notamment (cf. le film de Julie Lastmann, *Recuperada*, documentaire, Argentine-France, 2004), il s'agit du phénomène des entreprises récupérées et autogérées par leurs ouvriers pour les empêcher de disparaître.





Stéphane Bernard "Activités de Résistance" (1916– 1950)

2004, 160 pp. dactylographiées (traitement de texte)
cartes et plans hors texte

[Apa-Bel 65]

Echo : Louis Vannieuwenborgh

"*Sale Boche !*" Lancé à un officier allemand du fond de son landau par le petit Stéphane, âgé de 24 mois, alors que sa nounou le voiturait dans les allées paisibles du Jardin Botanique à Bruxelles, en octobre 1918, l'outrage à l'occupant faisait du bambin le plus jeune résistant du pays. L'exploit fut homologué au domicile des parents par le discours réprobateur, encore que parfaitement correct, que tint l'officier monoclé à la mère du bambin : "*Matame, fous afez un pien chentil petit garçon, mais il faudra lui tonner une ponne éducation, car il est pien mal élefé.*"

L'anecdote offre un premier angle d'approche aux 160 pages consacrées aux activités de résistance de l'auteur. Il y a, première constante, la parole utilisée avec humour et détermination, comme arme offensive. Autre constante, que nous découvrirons rapidement, la passion de la chasse, de tradition dans sa famille. Par ailleurs, la distinction classique entre nature et culture, qu'il propose lui-même, permet une double lecture de ses mémoires, la première, événementielle et une seconde tentant d'approcher sa personnalité. Nous y reviendrons.

Quant aux faits extérieurs, les circonstances sont claires : Stéphane Bernard est demeuré un sauvageon jusqu'à la fin de ses études secondaires, préférant à la demeure paternelle de Bruxelles la villa familiale de Salmchâteau et les vastes terrains de chasse qu'offrait la Haute Ardenne. L'intérêt, tôt porté aux joies de la spéculation intellectuelle, ne lui en ôte pas le goût. Ni divertissement, ni plaisir, ni passe-temps, la chasse était une passion.

Il achève ses études de droit peu après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, et entre ensuite dans un cabinet d'avocat. Arrêté comme suspect alors qu'il séjournait seul à Salmchâteau pour s'y livrer à la pêche, la chasse étant interdite, il est mené à la prison Saint-Léonard, à Liège, d'où il est relâché après quinze jours. Les brutalités, les exécutions dont il est témoin le déterminent à entrer dans la Résistance. L'occasion se présente début 1944 : talonné par la Gestapo, un de ses amis, membre d'un mouvement de résistance, le Groupe G, se réfugie chez lui. Un ami commun, lui aussi recherché par la Gestapo, avait besoin d'une doublure capable de lui succéder s'il venait à être arrêté. Il accepte ce rôle et, jusqu'à la Libération, mène une vie qui lui fait frôler plus d'une fois l'arrestation, la torture, la déportation ou l'exécution, sort qui sera celui de nombreux compagnons.

A la Libération, le Groupe G met fin à ses activités clandestines et organise deux "colonnes" chargées de nettoyer les régions récemment libérées et fortes d'une trentaine d'hommes chacune. Stéphane Bernard se voit confier le commandement d'une de ces formations. Les blindés canadiens tenaient alors le Canal Léopold face aux forces allemandes qui s'étaient solidement retranchées derrière cette ligne d'eau. Comme ils avaient laissé leur infanterie derrière eux, ils étaient incapables d'empêcher les patrouilles allemandes de traverser nuitamment le canal pour planter des mines antichars de l'autre côté.





Dans ces conditions, la coopération des mouvements de résistance ne pouvaient qu'être bien vue par les Canadiens. C'est ainsi que les baroudeurs du Groupe G, dûment renforcés, furent invités à assurer des gardes nocturnes sur le canal aux côtés des Canadiens dans la région de Moerhuize. Pendant plusieurs semaines, Stéphane Bernard et ses camarades tinrent ce secteur difficile au prix de deux tués et de plusieurs blessés graves. Lui-même ne dû qu'au hasard d'éviter la mort ou la mutilation.

Les Canadiens franchissent le canal dans la région de Moerhuize début octobre. La dernière parcelle du territoire national ne sera libérée dans ce secteur qu'une quinzaine de jours plus tard. Mission accomplie, la colonne est démobilisée et son commandant, citant Montherlant, découvre que... *" l'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté"*.

Entre cette date et la mi-décembre, Stéphane Bernard renoue avec des amis résistants. L'offensive des Ardennes menée par le maréchal von Rundstedt ne les surprend qu'à moitié, la Résistance locale avec laquelle ils étaient en contact avait recueilli des informations allant en ce sens. Lui-même et un de ses amis, chef d'une région du Groupe G située dans la zone des combats, demandent et obtiennent un ordre de mission de l'armée américaine les autorisant à y circuler pour y organiser des activités de renseignements. Ils y effectuèrent de nombreux raids. Fin janvier 1945, lorsque les forces américaines eurent repoussé les Allemands, l'étendue des dévastations et des souffrances des civils restés sur les lieux de l'affrontement imposait une aide gouvernementale. Un Haut-Commissaire est nommé pour aider la population sinistrée. Stéphane Bernard est son adjoint. Ils sillonnent la province de Luxembourg, distribuant de l'argent aux bourgmestres, organisant les contacts entre les autorités locales et les Américains. Son diplôme de docteur en droit lui valut ensuite sa nomination à l'Auditorat Militaire en qualité de substitut. Son rôle y fut très bref : une infection pulmonaire lui fit reprendre le chemin de la Suisse où il avait déjà passé de longs mois avant la guerre. Il passera deux hivers au sanatorium de Leysin.

Après la guerre, au moment où la Question Royale évoluait vers la guerre civile, Stéphane Bernard songea à reprendre ses activités de résistance. Ce n'est pas le lieu pour répéter ses arguments contre le retour du Roi, qu'il détaille clairement, mais sa détermination est totale : *" j'étais aussi résolu à me faire casser la tête sur une place publique que je l'avais été en d'autres circonstances pendant la guerre."*

Ces mémoires se terminent par un post scriptum dans lequel l'ancien résistant s'interroge sur le paradoxe entre la monstruosité de la guerre et l'allégresse qu'il a souvent ressentie, et qu'il ressent encore en rédigeant ses souvenirs. *" Notre aventure au Canal Léopold a été un des temps forts de ma vie."* Sa condition de chasseur lui fait envisager le combat sous un angle particulier : *" Dans mon esprit du moment, la guerre ne faisait que prolonger la chasse avec d'autres moyens"*. Le fait d'être à la fois le chasseur et le chassé satisfait son goût de l'équité. Alors qu'il tirait à plat ventre dans un champ de betteraves près du canal Léopold, la fuite d'un lièvre débusqué, réminiscence du temps de paix, lui arracha un gloussement d'aise.

Pour Stéphane Bernard, rien n'excuserait la guerre si l'homme en était responsable mais la guerre est le milieu naturel dans lequel les Etats se structurent et se partagent les ressources naturelles. Seuls les individus payent les pots cassés. Le combattant n'a de comptes à rendre que pour les excès évitables auxquels il se laisserait aller dans la fureur des combats.

En matière d'autobiographie, $1 + 1 = 3$, voilà ce qui fera plaisir à notre auteur qui s'avoue affligé de cécité mathématique. Je m'explique. Jacqueline Bernard, sœur de Stéphane, dans sa trilogie Le Frêne de Salm, déposée dans nos archives, fait revivre la demeure de Salmchâteau et ses habitants.

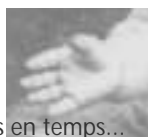




Ses ouvrages nous l'avaient déjà présenté, sa propre personnalité ayant dû se former au contact de ce frère encombrant, sauvage et destructeur. C'est donc sans surprise aucune que nous suivons les démêlés des Allemands avec son frère. Le lecteur du Frêne de Salm retire davantage qu'un double plaisir à la lecture des Activités de résistance : les membres de la famille, qui y sont simplement nommés, sont des personnes connues, dont la biographie lui est familière. Il en va de même pour les lieux, intimement liés aux personnes.

L'effet de vérité et de réalité gagne infiniment au croisement de ces textes, à ces réapparitions de personnes vues par d'autres yeux et dans d'autres circonstances (c'est à juste titre qu'on a déclaré géniale l'intuition de Balzac de faire revenir ses personnages dans la Comédie humaine). D'autant plus qu'en lisant le texte du frère livré aux convulsions de l'histoire, en réalité nous le retrouvons, car sa sœur lui avait déjà cédé la plume durant quelques pages dans ses propres souvenirs.

1 + 1 = 3. C.Q.F.D.





Donald Hoffman Brown, "De peur qu'on n'oublie",
imp. Wagelmans, Visé, 1984
37 pages (18 pages dactylographiées)

[Apa-Bel 64/1]

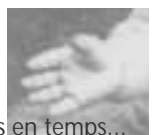
Echo : Michèle Piron

Recueillies au gré des confidences de quelques résidents de la maison de repos dans laquelle il travaille, les tranches de vie collectées par D.H. Brown, nous sont livrées comme un dernier hommage à ces hommes et femmes anonymes, ayant souvent connu deux guerres, oubliés par la société et que l'auteur, lui, ne veut pas oublier.

Les dix récits du livret nous racontent sans faux-semblant, des épisodes souvent tragiques, tristes et parfois honteux, se déroulant pendant une des deux guerres en Belgique ou en Allemagne. Ils hantent encore la mémoire de ceux qui les racontent et qui les ont vécus.

Jean, en 1914, à l'âge de 9 ans, creuse la terre afin d'y enterrer des hommes valides fusillés par les allemands. L'oncle Georges échange une pièce d'or contre une livre de plâtre et non de farine qui aurait pu nourrir l'enfant malade. Le mari de Madame Marshall, dénoncé par des compatriotes n'est jamais revenu d'Allemagne ; elle, lui est toujours restée fidèle et 40 ans après, le pleure toujours.

Ainsi que l'auteur le note dans son introduction : "si on prend le temps de les écouter, on ne peut plus voir le monde de la même manière qu'avant de les avoir connus".



Donald Hoffman Brown,
"Terminus, tout le monde descend !"

56 pages

[Apa-Bel 64/2]

Echo : Michèle Piron

Dans les années 80, D.H.Brown désire faire œuvre utile tout en gagnant sa vie. Il se retrouve, un peu malgré lui, animateur pendant 4 ans dans une maison de repos de la région de Visé.

Pour animer, il a carte blanche. Cette carte, il l'utilise à fond ! Le fil conducteur de ses "animations" ? Le rire ! "Je compris que dans cet enfer, le rire était sauveur. En avant donc pour le rire !". Il multiplie les blagues, farces et attrapes, provocations, sorties "décalées" : tour en avion ou visite dans un sex-shop. Après plusieurs offensives auprès de l'administration, il ouvre un bar au sein du home avec citronné, bières, trappistes, apéritifs et ... alcool. "Le bar était néfaste pour eux, paraît-il... Moi, si j'habitais là, je serais saoul du matin au soir rien que pour survivre et rêver un peu".

Tout en nous livrant quelques "secrets" d'animateur, l'auteur passe en revue de manière enjouée, truculente et bienveillante plusieurs résidents : Madame Marchale, la paraplégique qui attend la "connerie quotidienne", le Mathieu, avec sa bouche sans dents, Monsieur Lorquet qui a passé 5 ans de "vacances" pendant la guerre à Koenigsberg, Louis, volontaire sur la scène du théâtre du Trocadéro aux côtés de Mona Mour, Elise et le mystère du sac qui disparaît, Dieudonné, le "parachutiss", champion des suicides ratés, sauf le dernier, Godard, ancien boxeur amateur. Ça, c'est pour les vieux mais il y a aussi les jeunes, les "extra-terrestres" tels Doudou ou Octave le fou persuadé d'avoir été réincarné plusieurs fois, Mérita, la mongolienne, Michel, l'épileptique qui voulait nager, ...

Quelques aspects de la vie en maison de repos sont évoqués avec un humour décapant et un sens critique aiguisé. A ne rater sous aucun prétexte : sa description du passage du statut de valide à celui de semi-valide ou "plantes à support !"

Au delà du rire, cet animateur anticonformiste se fait philosophe : "Je tournais la vie au burlesque, mais au passage, j'essayais de faire renaître la conscience d'une identité, d'un rôle social, d'une place à occuper dans un monde qui bouge ou avait bougé."

Au passage, il ne manque pas d'égratigner ou de fustiger l'un ou l'autre membre du personnel, le "comique irrésistible" de certains administratifs, une "S.S. blanche", des gardes-malades championnes de la mauvaise foi, un Président, chef né pour diriger les autres, ...

La famille des résidents n'en sort pas indemne non plus. "Le regard étonné des membres de la famille quand ils voyaient le bar traduisait toute l'hypocrisie de leur démarche : ils s'étonnaient que l'on puisse être bien dans le home, alors qu'ils essayaient depuis des mois d'en convaincre la mémé."

La conclusion de l'auteur se veut engagée : "Il ne faut pas se décourager. Des maisons de vieux, il y en aura de plus en plus. Il faut lutter maintenant pour qu'elles ne deviennent pas des enfers sous couverture de 'logés, nourris, blanchis et soignés'"



Les Editions Clepsydre occupent une place originale dans l'édition des mémoires et souvenirs. Leur devise, " *Du fruit de nos conversations naîtront vos mémoires*", éclaire leur méthode : mettre leurs compétences d'écriture (récolte des souvenirs, rédaction, mise en forme) et techniques (typographie, impression, édition) au service des particuliers désireux de mettre leurs souvenirs noir sur blanc à compte d'auteur. Boursier de la Fondation Roi Baudouin, Clepsydre s'est établi à Beersel, 18, Schoolstraat, depuis plus de dix ans. L'éditeur nous a fait l'amitié de nous offrir les ouvrages suivants que nous conserverons dans la bibliothèque de notre association.

LÁZÁR, Georges, *Mémoires magyars*, 1998, 328 pp. Mémoires personnels et familiaux précédés d'une très intéressante synthèse de l'histoire de la Hongrie, indispensable pour comprendre les situations individuelles au sein des convulsions de l'histoire.

FRANCO-FASSON, Elisa, *Il était une fois l'île des roses*, 1995, 190 pp. Récit d'une déportée à Auschwitz fait à la demande de ses enfants et petits-enfants "pour ne pas qu'on oublie". Récit d'autant plus poignant que l'auteur s'était efforcé d'oublier ces années de ténèbres et, avec courage, avait réappris à vivre.

WEISS-GODLEWICZ, Denise, *De l'ombre à la lumière*, 98 pp. Il s'agit de l'histoire d'une famille juive traquée pendant la guerre et contrainte à la clandestinité (l'ombre) et, après-guerre, de l'engagement artistique (piano) au sein d'une vie partagée entre Bruxelles et Israël (la lumière).

FERRANTE DI RUFFANO, Antonio, *Vita Vissuta*, 2004, 410 pp. En italien.

MEEUS, Eddy, *Hors des sentiers battus, du Kivu à Walibi*, 2002, 350 pp. Une illustration vivante de "l'art d'entreprendre".

COLLINS, George Ernest Patrick, *Komodo, Dragon Island*, 2003, 300 pp. En anglais.

DIERCKX, Xavier, *45 ans au Kivu*, 1997, 360 pp. La vie d'une plantation dans une région paradisiaque depuis le début des années 1920 jusqu'à la décolonisation.

Vient de paraître :

Deux spécialistes des écrits personnels viennent d'éditer de nouvelles études.

Philippe Lejeune, cofondateur de l'APA en France, nous propose, en collaboration avec Catherine Bogaert, *Le journal intime, histoire et anthologie*, paru chez Textuel. Il s'agit à la fois d'un portrait de groupe des diaristes et de leur histoire depuis le journal de raison au XVI^e siècle, jusqu'au "cher cahier" ou au blog de l'adolescente d'aujourd'hui. L'avant-propos de l'ouvrage figure sur le site www.autopacte.org de Philippe Lejeune. Le même site offre également une bibliographie, minutieusement tenue à jour, des études traitant de la littérature personnelle et des récits de vie.

Michel Braud, quant à lui, a publié au Seuil *La forme des jours, pour une poétique du journal personnel*. S'appuyant sur une infinité de courtes citations extraites de journaux publiés (Stendhal, Amiel, Léautaud, Gide, Catherine Pozzi, Charles Juliet, Annie Ernaux, Michel Polac, et de bien d'autres), Michel Braud analyse, avec finesse et sympathie, l'expérience du diariste comme une expérience du monde et de soi, mais aussi une expérience de soi dans le temps et expérience d'écriture.





S'inspirant de l'exemple d'un réseau européen d'organisations sœurs, les Archives du Patrimoine Autobiographique – Entre mémoire et avenir (APA-Bel) visent :

- à sauvegarder dans un Fonds les fragments de mémoire individuelle et collective consignés dans les documents autobiographiques non publiés ;
- à faire vivre ce Fonds ;
- à organiser des activités liées à l'autobiographie.

Le Fonds de l'APA-Bel est conservé à la bibliothèque Montjoie de la commune d'Uccle-Bruxelles, qui est aussi le siège des activités de l'Association.

Tous les documents sont lus, indexés et archivés. Les échos de lecture sont publiés chaque année dans un numéro du recueil "De Temps en temps".

Les activités sont annoncées par voie de presse et comprennent des conférences, la participation à des événements, etc. Des extraits des dépôts sont lus à la plupart des activités de l'APA-Bel.

L'APA-Bel est une **ASBL** fondée en septembre 2002 par Beatrice Barbalato, Agnès Bensimon, Michèle Piron, Marcel Stelzer, Véronique Vallé, Louis Vannieuwenborgh et Rolland Westreich.

Le conseil d'administration se compose de :

Beatrice Barbalato (professeur UCL, resp. scientifique)

Francine Meurice (trésorière)

Véronique Vallé (secrétaire)

Louis Vannieuwenborgh (resp. groupe de lecture)

Rolland Westreich (président).

Comité d'honneur :

Gilles Alvarez, ancien président APA-France

Lionel Bourg, écrivain, France

Monique Dorsel, directrice du Théâtre Poème, Bruxelles

Philippe Lejeune, professeur et co-fondateur APA-France

Annick Maquestiau, directrice de la bibliothèque Uccle-Montjoie, Bruxelles

Jacques de Martroye de Joly, échevin de la Culture à Uccle - Bruxelles

Pierre Mertens, écrivain, Bruxelles

Albert Mingelgrün, professeur ULB, Bruxelles

Anne Morelli, professeur ULB, Bruxelles

Marc Quaghebeur, professeur UCL, directeur des Archives et Musée de la Littérature (Bibliothèque Royale), Bruxelles

Jacques Sojcher, philosophe, Bruxelles

Membre associée :

Agnieszka Pantkowska, professeur de littérature francophone belge à Poznan (Pologne.)





Les Archives du Patrimoine autobiographique – entre mémoire et avenir font partie d'un réseau européen d'associations similaires, dont voici les principales. Le site de notre sœur aînée française est une véritable mine d'informations pour tout ce qui touche à l'autobiographie, ainsi que celui de Philippe Lejeune "Autopacte" à <http://www.autopacte.org>.

France : *Association pour l'Autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA)*

Adresse : La Grenette, 10 rue Amédée-Bonnet, 01500, Ambérieu-en-Bugey, France
Téléphone: 33 (0)4 74 38 37 31;
Courriel : grenette@wanadoo.fr
Fondateur : Philippe Lejeune
Responsables : **Philippe Lejeune – Denis Dabbadie**
Site internet : <http://sitapa.fre.fr>

Italie: *Archivio Diaristico Nazionale*

Adresse : Piazza Plinio Pellegrini 1, 52036 Pieve S. Stefano (AR)
Téléphone. : 39 (0)575. 797730 ; Fax 39 (0)575 799810
Courriel : adn@archiviodiari.it
Fondateur : Saverio Tutino
Responsable : **Loretta Veri**
Site internet : <http://www.archiviodiari.it/>

Allemagne: *Deutsches Tagesbuch Archiv*

Adresse : Am Markplatz 1, D-79312 Emmendingen
Téléphone : 49 (0)7641-574659 / 49 (0)7641-51907
Courriel : dta@tagebucharchiv.de
Responsable : **Frauke von Troschke**
Site internet: <http://www.tagebucharchiv.de/>

